

*LA DYSLEXIE*  
*D'UN POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE*

***MÉMOIRE DE FORMATION***  
***Association de Psychanalyse Anthropologique***  
***2021-2024***

***Michel ROMEO***

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
I. DYSLEXIE ET PAROLE	5
A. L'Œdipe et la parole	5
B. Le cas d'Henri et la dyslexie comme conséquence	8
II. DYSLEXIE ET LANGUE	10
A. Le narcissisme et la langue	10
B. Le cas d'Henri et l'origine orale de la dyslexie	15
III. DYSLEXIE ET LANGAGE	17
A. Hermès et l'ouverture de la langue au langage	17
B. Le cas d'Henri et la dyslexie symbolique	20
CONCLUSION	21
BIBLIOGRAPHIE	23
RÉSUMÉ	25

## INTRODUCTION

Qu'est-ce que la dyslexie ?

Dans le Dictionnaire Le Robert, on peut lire qu'elle est un *trouble de la capacité de lire, ou difficulté à reconnaître et à reproduire le langage écrit (en l'absence de déficiences intellectuelles)*<sup>1</sup>.

Une approche scientifique distingue la dyslexie acquise, à la suite d'un accident vasculaire cérébral, chez l'adulte, de la dyslexie de développement, chez l'enfant à partir de six ou sept ans. La première est brutale et ne relève en rien de difficultés antérieures pour lire. La seconde apparaît au moment de l'apprentissage de la lecture et persiste toujours plus ou moins tout au long d'une vie. En voici une définition consensuelle : « La dyslexie de développement est un trouble spécifique de la lecture se manifestant par une difficulté importante et persistante dans l'apprentissage de la lecture en dépit d'un enseignement classique, d'une intelligence suffisante, et de facilités socioculturelles, trouble qui relève d'inaptitudes cognitives fondamentales ayant fréquemment une origine constitutionnelle »<sup>2</sup>. Autre consensus : la dyslexie est toujours liée à des déficits phonologiques avant l'apprentissage de la lecture et elle semble provenir d'une problématique antérieure dans la petite enfance<sup>3</sup>...

L'appréhension courante en orthophonie de cette « origine constitutionnelle » de la dyslexie se traduit toujours par des causes neurobiologiques innées ou des anomalies complexes du développement et de la structuration du cerveau<sup>4</sup>. Ensuite, à partir des investigations neurologiques, la neuropsychologie établit des modèles cognitifs pour mieux comprendre les dysfonctionnements de la dyslexie et mettre au point des protocoles thérapeutiques. Par exemple, la mémoire est liée à la structure cérébrale de l'hippocampe et elle se décline en différents « modules » : mémoire à court terme, mémoire de travail, mémoire épisodique des souvenirs personnels, mémoire sémantique des connaissances générales, etc. ; la lecture des sons ou des mots repose sur des aires distinctes interconnectées de l'hémisphère cérébral gauche (aires de Broca, de Wernicke, etc.) ; et des pratiques de soins sont élaborées pour aider des enfants dyslexiques à mieux lire : stimuler la mémoire de travail en particulier, aider à l'acquisition du code orthographique, etc. La méthode courante de l'orthophoniste amené à rencontrer des enfants dyslexiques lors de séances dites de

---

<sup>1</sup> Toutes les références à la langue française se retrouvent dans *Le Grand Robert de la langue française*, sous la dir. de Charles Bimbenet, version numérique 4.2, 2021.

<sup>2</sup> *Dictionnaire de Logopédie – Le développement du langage écrit et sa pathologie*, C. Campolini, V. van Hövell, A. Vansteelandt, Peeters, 2000, p. 80.

<sup>3</sup> Pour une synthèse, voir : CASALIS, Séverine (sous la direction de), VALDOIS, Sylviane, ZOUBRINETZKY, Rachel, BOIS PARRIAUD, Françoise, CAVALLI, Eddy, CHAIX, Yves, COLÉ, Pascale, CORNUT, Camille, LELOUP, Gilles, SPRENGER-CHAROLLES, Liliane, SZMALEC, Arnaud, *Les dyslexies du développement : Décrire, évaluer, expliquer, traiter*. 2e édition, Masson, 2023.

<sup>4</sup> Pour une synthèse : HABIB, Michel, *La constellation des dys : Bases neurologiques de l'apprentissage et de ses troubles*, 2e édition, De Boeck Supérieur, 2018.

rééducation est comportementaliste, mais avec une dimension éducative plus large qui requiert pourtant une approche moins superficielle.

D'ailleurs, force est de constater que la dyslexie est encore fort discutée en sciences humaines et que son origine reste assez obscure. En outre, du côté des parents, elle est mal connue et les troubles présentés par les enfants les laissent sans réponse. Ils amènent ainsi communément leur enfant chez l'orthophoniste mais leur rôle est trop souvent réduit à cet acte. Aider un enfant de cette manière spécifique est utile mais la démarche devient douteuse quand le suivi dure des années ou quand l'enfant montre des blocages dans sa progression et qu'il reste incompris. L'approche purement technique basée sur les sciences cognitives apparaît donc trop limitante. Comment sortir de cette impasse ?

Il s'agit de comprendre la dyslexie selon l'évolution de l'enfant. Pour ce faire, le présent travail se proposera d'abord de replacer le problème sur le champ de l'inconscient à l'aide de la psychanalyse et de ses deux mythes fondateurs, Œdipe et Narcisse. La dyslexie sera en effet considérée comme le symptôme d'un manque de structuration dans la famille et une aliénation trop importante à l'image de la mère, d'où il ressortira des parallèles essentiels sur la nature de la parole et de la langue. Enfin, avec le mythe d'Hermès, nous verrons que le processus d'évolution de l'enfant est du ressort de la symbolisation, soit du langage, et que la dyslexie est clairement intelligible de ce point de vue, de l'oral à l'écrit. Ainsi située dans le dynamisme de l'émergence de la conscience dans l'enfance, la dyslexie pourra même être comprise comme étant de l'ordre d'une saine différence propre à l'homme en capacité de parler au sens fort du terme. Ce parcours anthropologique se nourrira du cas d'un adolescent à chaque étape.

*Dys* vient du grec *δυσ*, préfixe marquant une idée de *difficulté*, de *malheur*<sup>5</sup>. *Lexie* de *λέξις*, action de *parler*, *parole*, ou, plus simplement, *mot*, *expression*. Nous allons comprendre avec l'étude du mythe d'Œdipe que la dyslexie est en rapport avec une parole défailante.

---

<sup>5</sup> Toutes les références étymologiques au grec ancien se retrouvent dans le *Dictionnaire abrégé grec-français* d'Anatole Bailly, quatrième édition, 1939, version numérique. <https://bailly.app>.

## I. Dyslexie et parole

Lorsque les Grecs de l'Antiquité rencontraient des difficultés dans leur vie, ils se rendaient à Delphes interroger l'oracle. Les réponses de la Pythie n'étaient pas toujours claires mais elles demeuraient d'une grande valeur. Sur cette piste, écoutons le mythe d'Œdipe selon Sophocle pour savoir ensuite pourquoi la dyslexie est liée à une parole malheureuse.

### A. L'Œdipe et la parole

Œdipe était le fils de Laïos et de Jocaste qui régnaient à Thèbes. L'oracle prédit au souverain que son fils le tuerait et qu'il épouserait sa femme, donc sa propre mère. Effrayé, Laïos voulait éviter la venue d'un enfant mais un jour, le petit Œdipe arriva. Laïos le fit donc exposer : chevilles percées, il fut suspendu à un arbre du mont Cithéron.

Un berger qui passait par là le recueillit puis le confia au roi de Corinthe, Polybe, époux de Mérope. Le couple n'avait pas eu d'enfant et adopta Œdipe qu'ils élevèrent comme leur fils. Devenu un jeune homme, au cours d'un banquet, un ivrogne le traita de bâtard. Taraudé par la question de son ascendance, Œdipe ne cessait de vouloir tirer cela au clair et consulta l'oracle. La Pythie lui énonça la même énigme autrefois dite à son père, Laïos. De peur d'accomplir la prophétie, Œdipe ne retourna pas à Corinthe et se dirigea vers Thèbes.

Sur une route étroite, à un carrefour, il rencontra un vieillard sur un char. La préséance revenait traditionnellement au plus âgé mais Œdipe se tint opiniâtrement face à l'inconnu qui lui ordonna violemment de céder le passage. Ils en vinrent aux mains et Œdipe le tua. C'était Laïos qui se dirigeait de nouveau vers Delphes pour interroger l'oracle à propos de la Sphinge, une divinité au visage et à la poitrine de femme, à la queue de dragon et au corps de lion qui ravageait le peuple thébain.

Arrivé aux portes de la cité, Œdipe fut confronté au monstre installé sur un mont rocheux. La Sphinge posait une énigme : Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes le matin, puis deux jambes à midi, et trois jambes le soir ? Contrairement à beaucoup d'autres qui avaient échoué à lui répondre et avaient été dévorés, Œdipe trouva que c'était l'Homme. La Sphinge disparut et Œdipe fut récompensé par Créon, devenu entre-temps régent de la cité, car il avait promis la main de la reine à qui pouvait rétablir la paix. Ainsi, Œdipe et Jocaste s'épousèrent et quatre enfants naquirent de leur union. Le nouveau roi ne savait pas encore que sa progéniture représentait deux frères et deux sœurs, Étéocle et Polynice, Antigone et Ismène<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Sophocle, *Théâtre complet, Œdipe roi*, trad. par Robert Pignarre, Garnier-Flammarion, 1964, p. 103-143.

Freud se saisit du récit mythique pour schématiser les relations familiales avec le complexe d'Œdipe<sup>2</sup>. Le garçon désire sa mère, la fille son père. Mais aussi, tout enfant naît d'une femme, le premier amour. De quel désir s'agit-il au juste pour tout enfant ? Et sur quoi ouvre-t-il ?

Freud élabore la théorie du complexe œdipien en tant que complexe de castration<sup>3</sup>. Il se base sur le corps et la différence sexuelle qui amène l'enfant à des considérations imaginaires – mais aux effets indéniables – sur son propre sexe : avoir ou ne pas avoir le *phallus*<sup>4</sup>. Le garçon angoisse de le perdre, possiblement castré. Proche de sa mère, le père est donc un rival à écarter. Quant à la fille, elle n'a pas de *substitut phallique*. Elle peut ainsi imaginer d'abord en avoir un bien caché en désirant sa mère puis elle renonce à cette chimère qui ne se réalise jamais et désire plutôt son père avec qui elle pourrait avoir un enfant en compensation, un équivalent symbolique du *phallus*. Ainsi, le garçon entre rapidement dans le complexe œdipien vers trois ans. La fille y entre plus tard, devant pour cela changer d'objet d'amour. Miné par le complexe de castration, le garçon renonce finalement à l'objet incestueux, sa mère. Une fois prise dans le complexe, la fille s'y maintient tant qu'elle reste en relation privilégiée avec son père, et, bien sûr, sans revenir à l'amour de sa mère. À l'adolescence, ils en sortent tous deux en se réalisant en dehors de la cellule familiale en tant qu'homme ou en tant que femme, à condition bien entendu de ne pas reproduire inconsciemment ce schéma.

C'est ainsi que le mythe d'Œdipe devient intelligible<sup>5</sup>. Cette théorie est relativement simple mais suffisamment ingénieuse pour que l'enfant pris dans cette triangulation accède à une vision symbolique du monde. C'est dans le mouvement de la défusion à la mère que l'enfant se met à parler. Son babil prononce son premier objet : « ma... ma... ma... mama... » puis il finit par le nommer « maman ». Progressivement, les allées et venues de la mère et les mots qu'elle lui adresse sous forme de réponses à ses pleurs, l'ensemble de ses soins alternés creusent chez l'enfant plus qu'un besoin d'être nourri ou langé, il inscrit plutôt un désir, un manque de retrouver l'amour perdu. Progressivement, il aperçoit que la mère existe en dehors de lui et en relation avec le père. La frustration de ne pas posséder l'objet maternel le pousse à la nommer. Dès lors, l'enfant dénomme les objets qu'il découvre, il parle son désir de maîtrise sur eux, logique de l'avoir. La triangulation œdipienne met en présence les protagonistes qui permettent à l'enfant de grandir grâce à la transformation de son désir, logique de l'être, le but étant qu'il se réalise finalement selon un désir propre en dehors de sa famille. C'est le père qui

---

<sup>2</sup> *L'anthropologie psychanalytique s'attache à retrouver la structure triangulaire du complexe d'Œdipe, dont elle affirme l'universalité, dans les cultures les plus diverses et pas seulement dans celles où prédomine la famille conjugale* in *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, PUF, 2007, p. 80. Cf. également : Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 1989.

<sup>3</sup> FREUD Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 2011.

<sup>4</sup> *Dans l'antiquité gréco-latine, représentation figurée de l'organe mâle. En psychanalyse, l'emploi de ce terme souligne la fonction symbolique remplie par le pénis dans la dialectique intra- et inter-subjective, le terme de pénis étant plutôt réservé pour désigner l'organe dans sa réalité anatomique* in *Vocabulaire de la Psychanalyse, opus cit.*, p. 311. Cf. également : Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse suivi de Some Elementary Lessons in Psycho-Analysis*, PUF, 2012.

<sup>5</sup> Des nuances importantes ont été trouvées par des psychanalystes à la suite de Freud mais notre propos ne gagnerait pas à ce développement.

pose la loi de l'interdit de l'inceste et autorise finalement l'enfant, symboliquement, à désirer en dehors de sa relation privilégiée à la mère pour s'orienter vers les autres. Le père symbolique conditionne son accès à la réalité. Le récit de Freud<sup>6</sup> à propos de son petit-fils de dix-huit mois qui joue à faire disparaître et réapparaître une bobine de fil glissée par intermittences sous un lit, en s'exclamant *fort ! (loin, parti)* et *da ! (voilà, là)* selon sa position, est la meilleure métaphore du nouveau pouvoir symbolique de l'enfant à nommer l'objet perdu. Cette possibilité de dénomination est une sorte de maîtrise qui stabilise des angoisses inévitables et elle inaugure la découverte des objets du monde.

La théorie freudienne montre donc en quoi la parole est en lieu et place du manque accepté. Nous allons maintenant nous pencher sur le cas d'Henri pour comprendre le lien entre la dyslexie et un œdipe mal posé par ses parents.

---

<sup>6</sup> FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Payot, 2010, p. 51-58.

## B. Le cas d'Henri et la dyslexie comme conséquence

Henri était un adolescent de quatorze ans quand nous le reçûmes pour la première fois avec sa mère. Henri fut suivi sans interruption par des orthophonistes depuis ses trois ans pour des retards d'acquisitions. À ses huit ans, un bilan fit état d'une dyslexie. À ses neuf ans, s'y ajouta un trouble déficitaire de l'attention sans hyperactivité. Quand il entra au collège à onze ans, une orthophoniste écrivit un compte rendu dans lequel elle évoquait des troubles affectifs et relationnels, un comportement excessif du type « tout ou rien » et un harcèlement par des élèves. À douze ans, Henri rencontra une neuropsychologue dans un contexte de suspicion de Haut Potentiel et il se vit attribuer une nouvelle série de problèmes : trouble visuo-attentionnel et grapho-moteur, impulsivité, manque de motivation. Puis il fallut qu'il consultât un neurologue, un pédopsychiatre, un ergothérapeute et un psychomotricien pour préciser le diagnostic. Alors, pendant quelques mois, il se rendit dans une fondation spécialisée à Nice, une clinique pédiatrique.

Quand il eut passé la porte de notre cabinet, sa mère nous confia toutes les copies des documents médicaux qu'elle avait pris soin de collecter en spécifiant bien qu'elle avait tout essayé avant de se mettre à pleurer. Son fils nous observait sans surprise, l'air blasé. Nous reportâmes bien entendu la passation des tests. Il n'était pas question de continuer sans laisser le choix à Henri d'être de nouveau suivi et sans écouter la demande de sa mère.

Communément, l'orthophoniste ne remet pas en question les diagnostics que cette histoire évoque. Pour nous, cet étiquetage est confus. L'enfant ne montrait que des difficultés pour grandir. Aussi, au fil des séances et par intermittences, ce furent surtout nos entretiens qui l'intéressèrent. Il nous faisait part de sa déception à l'école. Il croyait qu'il n'apprenait rien et il ne savait pas quelles études choisir ni quel métier exercer. Il racontait qu'il était souvent insulté par des jeunes gens qui lui reprochaient d'être bizarre et efféminé. Il se plaignait aussi de sa mère qui l'étouffait et de leurs disputes. Mais il ne parlait jamais de son père, même sur invitation. Progressivement, nous l'aidions à reprendre confiance en lui et nous lui permettions de faire des choix. Devenu un peu plus autonome, il parlait de ses vœux. Il raconta par exemple qu'il aimait consulter des magazines sur la mécanique et les sciences, surtout la chimie. À travers ces lectures, il s'éveillait à la question du comment et du pourquoi : Comment ça marche ? Comment acquérir des connaissances ? Et Pourquoi telle ou telle transformation ? Son désir parlait.

Quant à sa mère, elle raconta des déboires en enchaînant les mots à toute vitesse. Les parents d'Henri, qui géraient ensemble un hôtel, habitaient une villa en Savoie. Elle vivait avec un homme pour le moins toxique. Elle en subissait des violences qui pouvaient aller jusqu'aux blessures physiques. Son fils n'était pas épargné et il était parfois soumis à des humiliations comme des insultes et des jugements dégradants en public. Monsieur fut condamné avec sursis quand ils divorcèrent. Henri avait onze ans. La mère et le fils déménagèrent alors plusieurs fois : Cannes, Nice puis Hyères, en trois ans. Trouver un logement demandait de trouver un emploi et l'argent manquait car la villa en Savoie n'était pas encore vendue... Bref, c'était un chaos. Sur nos conseils, elle fut aidée par une psychanalyste.

Henri était l'objet central des préoccupations de sa mère. Il venait combler son vide. Son père apparaissait comme très déficient laissant ainsi toute la place à l'hystérie maternelle.

Les parents n'incarnaient donc aucune parole stabilisante, structurante, au-delà des conflits inévitables. Henri était perdu. De la série des diagnostics sur ses difficultés, nous retînmes surtout la dyslexie qui fut un symptôme important quand il s'agit d'apprendre véritablement, vers six ans après l'école maternelle (un enfant n'apprend pas à parler, il se met spontanément à parler et l'école primaire représente bien un moment castrateur). La dyslexie provenait de la défaillance de la parole du père. Il n'incarnait pas vraiment un père symbolique capable d'humaniser Henri en le sortant de l'emprise inconsciente de sa mère. Au contraire, sa tyrannie était à l'image d'Œdipe. Malgré les multiples aides apportées à l'enfant, le symptôme s'accompagna d'une comorbidité en écho avec le fait que personne, depuis trop longtemps, n'entendait le fond du problème.

Aussi, la dyslexie en ce sens montrait une grande difficulté voire une impossibilité : l'enfant accédait mal ou n'accédait pas du tout à la lecture car il n'avait pas été suffisamment parlé. Nous comprîmes qu'Henri ne pouvait guère se réaliser pris dans une double errance : celle de ses parents et celle des intervenants censés l'aider. Tout cela le plongeait dans un pathos d'où il lui était difficile de sortir. La dyslexie tenait bien d'un dysfonctionnement de la parole dans la famille d'Henri, ou plutôt, elle n'avait pas la force d'une fonction de séparation. C'était une parole *malheureuse* qui n'était pas selon la loi, une parole défaillante au même titre que nombre d'actes pulsionnels.

Autrement dit, un enfant apprend à lire sans difficulté s'il est déjà dans le mouvement de son émancipation, à six ou sept ans, porté jusque-là par la parole de sa mère puis celle de son père, l'une rassurante, l'autre structurante. À décroquer la dyslexie d'une approche psychologique où l'inconscient n'est pas abordé, nous voyons maintenant qu'elle est une conséquence et non une cause. Ce ne sont plus des anomalies cérébrales ou génétiques qui l'engendrent. Elle découle d'une somatisation aux origines plus profondes, raison pour laquelle il nous faut maintenant étudier le narcissisme qui explore les premiers temps de la construction du Moi. Nous allons voir que la dyslexie dépend étroitement de la langue dans sa constitution.

## II. Dyslexie et langue

En parlant, nous ne faisons que poser des mots sur les choses, manière de toujours parler de la chose en la rendant absente. Avec les mots, le sujet est en rapport à l'objet de la chose, à distance. La vérité est-elle perdue ? Le mot est-il foncièrement trompeur ? Les mots constituant une langue portent-ils en eux une inévitable force d'inertie où la parole vient se perdre ? Étudions le mythe de Narcisse à l'aide de la théorie freudienne puis lacanienne pour ensuite saisir en quoi la langue et la dyslexie sont intrinsèquement liées.

### A. Le narcissisme et la langue

À la naissance de Narcisse, fils du fleuve Céphise et de la nymphe Liriopé, Tirésias fit le présage qu'il vieillirait à condition qu'il ne se connaisse pas.

Jeune homme, Narcisse était si beau qu'il s'attirait les faveurs de bien des prétendants. Écho, par exemple, l'aimait éperdument mais elle ne pouvait pas lui parler car Héra l'avait châtié. La déesse ne pouvait tolérer ses incessants bavardages qui l'empêchaient de surveiller son époux Zeus infidèle et elle lui enleva la capacité de prononcer des mots à l'adresse des autres – elle ne pouvait que répéter la fin de leurs phrases.

Narcisse montrait beaucoup d'orgueil au point d'être indifférent à ses nombreux prétendants qui implorèrent Némésis, la déesse vengeresse de la justice. La sentence tomba dans le silence des bois quand Narcisse, à l'approche d'une source, vit le reflet de son visage sur la surface de l'eau. Amoureux inlassable de son image, il ne put s'en détacher, ni encore moins en être aimé. Les doléances de Narcisse et Écho s'entretenaient sourdement. Le jeune homme dépérissait et il mourut. Une fleur portant son nom poussa à sa place<sup>1</sup>.

Freud propose deux phases de narcissisme : le *narcissisme primaire* et le *narcissisme secondaire*. « Le narcissisme primaire désigne un état précoce où l'enfant investit une grande partie de sa libido sur lui-même. Le narcissisme secondaire désigne un retournement sur le moi de la libido, retirée de ses investissements objectaux »<sup>2</sup>.

Le premier état correspond aux premiers mois de la vie de l'enfant qui ne peut pas encore se distinguer ni de sa mère ni de son environnement. Tout son être est ouvert à d'impressionnantes perceptions. Il est aussi nommé *phase autoérotique* en raison de l'auto-jouissance. Tout son corps est investi de libido dans ce que les psychanalystes ont appelé la dyade, symbiose psychique qui s'établit entre la mère et l'enfant. Ce premier investissement est vécu par le corps sensible avec des perceptions éparses et des représentations qui tendent à s'ordonner autour du visage de la mère<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> D'après Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 339-510, trad. par Joseph Chamonard, Garnier-Flammarion, 2021, p. 98-103.

<sup>2</sup> LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 263. Cf. également : FREUD Sigmund, *Pour introduire le narcissisme*, Payot, 2012.

<sup>3</sup> WINNICOTT Donald Woods, *Jeu et réalité, Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant*, Folio, 2015, p. 203-214.

Le passage au *narcissisme secondaire* a lieu quand l'enfant a clairement unifié ses perceptions et représentations mais en les associant à l'image de lui-même et à son amour-propre. Le narcissisme est donc an-objet, intelligible à partir de la théorie des pulsions.

Le terme de « pulsion » vient de l'allemand « Trieb », qui veut dire « poussée ». Freud conçoit dès le début la pulsion comme étant étroitement liée au corps humain et il la sépare clairement de l'« instinct », proprement animal et indépassable. À partir de 1920<sup>4</sup>, il introduit une nouvelle dualité en distinguant la pulsion de vie (Éros) de la pulsion de mort (Thanatos). La première rassemble les forces de conservation, de liaison, de plaisir et de croissance ; la seconde, celles de la déliaison, de l'autodestruction, de la répétition traumatique et du retour à l'inorganique. Au sein même d'Éros, Freud distingue par ailleurs une libido narcissique, repliée sur le Moi, et une libido d'objet, tournée vers le monde – deux versants d'une même énergie qui ne cessent de se redistribuer. Lacan reprend ces oppositions, mais il les reformule en termes de jouissance. Pour lui, la pulsion ne cherche pas uniquement le plaisir, mais aussi une jouissance qui peut être excessive et donc destructrice. Ainsi, Éros et Thanatos se délimitent constamment et réciproquement. Cette ambiguïté de la pulsion se joue dans une dialectique inhérente au processus de la formation du Moi et de ses propres limites. L'être humain n'est pas absolument déterminé par ses pulsions, son évolution ne se cantonne pas au Moi.

Du besoin au désir, le processus est effectivement ontologique, car l'enfant, dès qu'il digère, s'oppose à la matière ingérée. Son corps s'oppose à la nourriture pour être assimilée et sa psyché s'oppose à celle de la mère dans un mouvement nécessaire, vital, d'individualisation. La formation de son Moi commence, le sujet du petit enfant s'intériorise tout en se tournant vers l'autre, la mère ; l'autre de la mère, le père ; puis les autres. Le sujet émerge progressivement, par scissions, avec le Moi et à distance du monde.

Entre six et dix-huit mois, Jacques Lacan parle du stade du miroir<sup>5</sup>, une étape pré-œdipienne qui se déroule en trois temps et où la reconnaissance par l'enfant de son image dans le miroir comme étant la sienne propre mais en tant qu'image, est un processus à l'enjeu crucial puisqu'il lui permet de commencer à s'individualiser et à se socialiser. Au départ, quand l'enfant se voit dans un miroir, il voit un autre « réel », séparé de lui comme ses perceptions sont d'ailleurs dispersées, vécu du corps morcelé. Il cherche à entrer en relation avec son image, il s'en approche, il veut l'appréhender. C'est une phase où l'enfant peut se mettre à pleurer quand il voit un petit camarade trébucher, dire qu'un meuble est méchant s'il se cogne dessus ou qu'on l'a frappé s'il a donné une tape. Cette confusion entre soi et l'autre occasionne des projections où la dimension affective est très prégnante, sans retour sur soi encore possible. Puis l'enfant perçoit son image spéculaire comme une image. Les autres ont aussi leurs images dans le miroir. Les images ne sont pas des êtres réels et il en reste à distance, il ne cherche plus à les toucher. À renforts de grimaces, par exemple, il teste l'apparence qui semble bizarrement toujours répliquer sans jamais répondre comme un parent ou un petit compagnon de jeu. Puis l'enfant reconnaît enfin que son reflet dans le miroir n'est qu'une image, la sienne, et il s'identifie à elle de manière profonde au point d'unifier ses perceptions

---

<sup>4</sup> FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Payot, 2010.

<sup>5</sup> LACAN Jacques, *Écrits, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*, Seuil, 1966, p. 97.

– autres images – comme perceptions subjectivement recueillies. C’est un moment où l’enfant n’a pas encore développé en lui la pleine coordination de ses mouvements physiques<sup>6</sup> et l’identification narcissique est donc anticipatrice de la maturité corporelle. Elle n’en reste pas moins primordiale de son pouvoir d’unification mais avec cette faille projective. C’est ainsi que se forme la première cristallisation du Moi, sur un mode totalement imaginaire, d’où la nécessité de la présence de la mère puis du père pour introduire l’enfant, parallèlement, à l’ordre symbolique. Autrement dit, l’effeuillage des images doit non seulement être intégré en soi mais doit aussi initier le parler des images qui défilent comme un flux objectal au sein même de la psyché naissante.

L’être s’oppose donc au monde par la métabolisation de ce monde. Les sens laissent pénétrer le monde en lui. Il en prend une part tout en s’y opposant. L’image prend le statut d’image quand il est capable de faire la distinction avec la réalité. De ce point de vue, nous comprenons que le Moi est une instance totalement imaginaire qui pousse le sujet à parler. Il peut aussi bien symboliser des prises de conscience qu’être capté par l’image muette des avatars du Moi, inconsciente. Nous allons voir que ce cercle est foncièrement lié à la langue mais qu’il est en quelque sorte vacillant, tendant à se faire une spirale à ne jamais tout à fait se refermer. C’est dans l’espace de ce « tremblement » au sein même de la langue que nous saisissons la dyslexie de manière plus profonde.

Selon Ferdinand de Saussure, la langue est « un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes »<sup>7</sup>, [...] « qui ne connaît que son ordre propre »<sup>8</sup>. « [Elle] n’est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l’individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n’y intervient que pour l’activité de classement »<sup>9</sup>. Et sur le signe, il dit : « [Il] unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique »<sup>10</sup>. Ces définitions évoquent une fermeture de la langue sur elle-même mais il s’agit d’une approche de la langue imperméable à l’inconscient. Écoutons plutôt Nietzsche qui tranche mais avec une nuance très importante :

« Nous croyons avoir quelques accès aux choses elles-mêmes lorsque nous parlons d’arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et cependant nous ne possédons rien que des métaphores des choses qui ne correspondent aucunement aux entités originelles. [...] Chaque mot devient immédiatement un concept car il ne doit pas servir comme souvenir pour l’expérience originelle unique et complètement singulière à laquelle il doit sa naissance [...] Tout concept naît de l’identification du non-identique »<sup>11</sup>. Par *métaphore*, le philosophe parle

---

<sup>6</sup> Selon le schéma corporel qui n’est pas l’image inconsciente du corps. Cf. DOLTO Françoise, *L’image inconsciente du corps*, 1, *Schéma corporel et image du corps*, Seuil, 1984, p. 18 et 22 : « Le schéma corporel est une réalité de fait, il est en quelque sorte notre vivre charnel au contact du monde physique [...]. [Il] est en principe le même pour tous les individus [...]. »

<sup>7</sup> SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d’Albert Riedlinger, Payot, 1998, p. 26. Cf. également ARRIVÉ Michel, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, PUF, 2007.

<sup>8</sup> *Ib.*, p. 43.

<sup>9</sup> *Ib.* p. 30.

<sup>10</sup> *Ib.* p. 98.

<sup>11</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, trad. par Nils Gascuel, Actes Sud, 1997, p. 44.

d'une métaphore vide. Le mot ne dit pas la chose mais plus encore, il masque constamment la vérité originaire. Mais la nuance réside dans l'identification du non-identique par le concept. En effet, nommer c'est d'abord « concevoir » quelque chose mais sans la reconnaissance de l'abstraction qu'entraîne cette nomination. Celle-ci demeure dans un premier temps inconsciente, comme chez l'enfant. Puis l'abstraction elle-même se révèle être inhérente au concept – le concept se veut une inlassable vérification, une reprise sur lui-même pour rester un concept –, et la négativité qu'il contient devient une négation en conscience, c'est-à-dire le rapport abstrait du sujet au monde en relation avec les objets qu'il nomme et conçoit par là même. La négation se change alors en opposition (« l'identification au non-identique ») et elle autorise le sujet à appréhender la chose, de manière médiatisée, à travers le langage. Le frayage symbolique ne vit que de cette œuvre négative plus ou moins cachée dans l'âme. Il s'agit du pouvoir notionnel<sup>12</sup> du concept, et les mots de Nietzsche le montrent bien. La psychanalyse s'intéressa profondément à ce type de rapports de forces. Lacan, qui s'est très tôt intéressé à la linguistique avant d'être psychanalyste, fut perspicace sur ce thème. Examinons quelques aspects fondamentaux de sa théorie.

Selon lui, la médaille saussurienne du signifiant-signifié ne résiste pas à l'analyse de la psyché<sup>13</sup>. Le *signifiant* abstrait s'affranchit automatiquement du *signifié* et il n'a de valeur qu'à représenter le *sujet* pour un autre *signifiant*<sup>14</sup>. Le signifiant refoule le signifié et la vérité est apparemment perdue, elle est à explorer avec les formations de l'inconscient : lapsus, mots d'esprit, rêves, symptômes... La langue, réserve de signifiants, refoule le sujet dans sa vérité. Lacan dit que le *sujet* est ainsi *barré*<sup>15</sup>. Freud parle avant lui de la *Spaltung*<sup>16</sup> et de la division du sujet. Nietzsche est un précurseur de l'investigation psychanalytique quand il pense cette schize en ces termes : « Qu'est-ce donc que la vérité ? Une armée mobile de métaphore, de métonymie, d'anthropomorphisme, bref une somme de corrélations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement enjolivées et qui, après un long usage, semblent à un peuple stable canoniques et obligatoires »<sup>17</sup>. La langue est donc clairement *dans* la communauté, *extérieure* au sujet comme l'avait intuité Ferdinand de Saussure sans pouvoir vraiment l'expliquer. Elle est fortement structurée avec l'inconscient. L'inconscient se structure avec elle. La langue est en nous, elle ne vit que de nous, dans une communauté. Elle est forcément une langue à côté d'autres langues. Il y a une négativité dans la langue qui se joue dans le groupe car elle n'est pas encore conscientisée par l'individu. Alors, la parole peut effectivement se perdre à « parler la langue » et nous devons mieux considérer cette pseudo-fermeture notamment par rapport à la dyslexie.

---

<sup>12</sup> « Notion » vient du latin « nōscō » qui, au premier sens du terme, veut dire « apprendre à connaître ». Cf. GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, 1934, version numérisée, 2016. <https://gaffiot.fr>

<sup>13</sup> LACAN Jacques, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, in *Écrits*, p. 493-528.

<sup>14</sup> Cf. LACAN Jacques, *Écrits*, *op. cit.* p. 819.

<sup>15</sup> Cf. LACAN Jacques, *Écrits*, *op. cit.* p. 793-827.

<sup>16</sup> Cf. notamment FREUD Sigmund, *Abrégé de psychanalyse suivi de Some Elementary Lessons in Psycho-Analysis*, *op. cit.*

<sup>17</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, *op. cit.*, p. 46.

La parole dans son usage courant est en effet langagière, une parole banale inconsciente, une parole d'opinion, la *doxa*. Un dire peut être vrai ou faux et chacun défend ses arguments sans difficulté. La langue est *doxique* et *relativiste*, où chaque mot, chaque proposition, tournent en fait en cercles de renvois dans l'attente d'une parole plus authentique à même d'animer un sens plus profond qui implique les interlocuteurs dans leur être. La langue ne se reprend pas effectivement en conscience, comme lieu de fiction. Elle est bien un lieu symbolique mais qui est automatiquement le jeu des identifications narcissiques. En ce sens, la langue dans son usage courant est une *parole malheureuse, dyslexique* au sens étymologique. Elle est du domaine de la réflexion mais d'une réflexion qui ne parvient pas bien à se reprendre, qui réfléchit au sens spéculaire, qui renvoie du même. Sans la parole au sens fort du terme, structurante, dans le lieu du père, nous comprenons mieux pourquoi la dyslexie à l'écrit provient d'une aliénation trop forte de l'enfant à la mère et conjointement à la langue qui est justement nommée *langue maternelle*. En un certain sens, la langue est foncièrement dyslexique car elle est vectrice d'une abstraction et d'un refoulement qui en appelle à un retournement intérieur. La dyslexie est une propriété de la langue qui vacille parce qu'elle porte en elle une négativité qui demande à être reprise au niveau supérieur du langage. Mais pour l'enfant qui commence à parler, la socialisation et l'usage de la langue est une étape fondamentale et formatrice de son être. Passer par l'abstraction participe donc entièrement du processus d'évolution quand l'âme sensible se couvre de l'âme d'entendement. C'est le travail spirituel où le mythe est parole puis la parole est mythe pour un dépassement.

Walter F. Otto, philologue allemand, pensait que certains mots dits abstraits ont un statut divin évident, comme : « liberté, amour, loyauté, justice, salut ou ruine... ». Selon lui, les concepts puissants de ce type étaient à l'origine des personnes divines. « La langue est donc en son fond originel, de part en part mythique et témoigne de la vérité du mot attribué au philosophe Thales : « Tout est plein de Dieux ». [...] La langue, en effet, ne naît pas d'un Moi et de ses besoins d'expression, mais du rythme divin inhérent à toute chose »<sup>18</sup>, écrivait-il.

Le cas d'Henri illustre ces correspondances entre le mythe, la langue et la dyslexie.

---

<sup>18</sup> OTTO Walter Friedrich, *Essais sur le mythe*, Allia, 2017, p. 94-95.

## B. Le cas d'Henri et l'origine orale de la dyslexie

Henri avait une sorte de mégalomanie qui n'était pas bien grave, et compréhensible pour un adolescent dont la mère présentait des troubles hystériques. Sa surestimation cachait plutôt un manque de confiance. À ce moment-là et compte tenu de son âge, il fallut continuer à le soutenir et lui permettre de se réaliser.

Lui proposer un espace d'écoute et de soutien lui permit de prendre de fermes décisions après l'évocation d'un bon nombre d'illusions. Répondre au désir de sa mère était de rester un enfant proche d'elle et relativement malade, l'objet paradoxal de ses préoccupations et de sa jouissance. Certaines séances furent l'occasion pour Henri de poser ses dires et d'enrichir sa réflexion. Il réussit à s'opposer à sa mère de manière constructive car il comprit que les conflits qu'il vivait avec elle n'étaient pas dramatiques et ne représentaient finalement que sa difficulté à vivre sa vie en propre. En quelques mois, il fit des projets progressivement plus réalistes et il accepta volontiers, parallèlement, de participer à des activités courantes en orthophonie pour améliorer ses compétences langagières. Cette ouverture lui permit d'être accepté dans un lycée privé pour faire des études générales et technologiques dans l'informatique, un terme à rapprocher d'*in-formation*, du latin *in-formare, donner une forme*<sup>19</sup>.

Nous voyons bien que l'aide de l'orthophoniste purement technique est trop protectrice car elle risque de se cantonner à la *fiction* – au *fantasme* – de la thérapie. Bien parler, bien lire, bien écrire n'est pas le fond du problème et d'ailleurs si les symptômes sont mieux compris, l'enfant se met à travailler sans trop de difficulté. Quand la seule réponse au chaos familial est le technicisme – appliquer des protocoles –, les aides apportées n'ont guère d'effets ou des effets trompeurs, la problématique incomprise étant parfois déplacée en prenant plus tard une forme plus compliquée – la *dyslexie* puis des *troubles de l'attention* ou du *comportement*, par exemple. L'orthophoniste agit couramment en tant qu'expert qui peut s'illusionner sur son expertise, captif des théories psychologiques qui n'abordent guère – ou pas du tout – l'inconscient. L'enfant est corrigé comme il faut corriger la langue. Le technicien répond aux problèmes rencontrés mais les effets de sa réponse restent superficiels et éphémères. L'expert sans recul sur sa technique est lui-même dyslexique, il souffre d'une dyslexie d'adaptation. Il ne dépasse pas le stade de l'identification moïque, piégé dans une langue qui énonce des faits sans les comprendre. Dans une telle situation, l'orthophoniste qui ne se réfère qu'à la théorie neuropsychologique pour agir selon des protocoles tend à s'enfermer dans un discours psychologiste qui refoule la vérité comme le signifiant refoule le signifié. Parler la langue de l'expert revient au problème de la ratio faussement éclairante qui se fige dans la fausse vérité du signe. En tout cas, il faut en sortir car la souffrance des enfants – et parfois celle des intervenants – y insiste sous la forme du symptôme de la dyslexie en miroir, de part et d'autre. Pourtant, « *Le symptôme se résout tout entier dans une analyse du langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée* »<sup>20</sup>, nous dit Lacan. Or c'est le langage qui « fait » que l'essence de la parole

---

<sup>19</sup> *Le Grand Robert, op. cit.*

<sup>20</sup> LACAN Jacques, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in *Écrits, op. cit.*, p. 269.

est une fonction et l'essence de la langue une matrice. Avec le mythe d'Hermès, nous allons appréhender l'ouverture de la langue au langage et reconsidérer une dernière fois la dyslexie.

### III. Dyslexie et langage

#### A. Hermès et l'ouverture de la langue au langage

La mythologie grecque nous apporte un éclairage précis de ce moment au cours duquel l'enfant accède à la parole. À ce titre, Hermès est un parfait orateur. Dieu des commerçants et des voyageurs, il accompagne aussi les amours naissantes entre les mortels. Né en Arcadie, une terre montagneuse et sauvage, Hermès se trouve être également le dieu des bergers. D'un lieu à un autre, il s'élançait vif comme l'air et il trace les voies que les hommes parcourent sous la lumière du jour. La nuit, il accompagne plutôt leurs songes. Hermès est aussi un dieu psychopompe, c'est-à-dire qu'il conduit les âmes après la mort. Chaussé de sandales ailées, il porte un chapeau à larges bords également muni d'une paire d'ailes qui peut le rendre invisible. Il tient un sceptre dans sa main droite, le caducée, un bâton autour duquel montent deux serpents entrelacés, eux-mêmes surmontés d'ailes. Il est la mobilité même. Extrêmement rapide, il apparaît et disparaît aisément. Sa naissance et son accession à l'Olympe tiennent d'ailleurs du prodige<sup>1</sup>.

La mère d'Hermès est la déesse Maïa<sup>2</sup>, une divinité qui vit retirée dans une grotte accrochée au mont Cyllène. Son nom signifie *mère âgée* ou *grand-mère*<sup>3</sup> ou encore *sage-femme*. Elle est aimée de Zeus et Hermès naît de leur union. Héra, pourtant connue pour sa jalousie et sa vindicte, les épargne.

Dès sa naissance le petit Hermès se sauve et va voler les vaches d'Apollon. En Piérie, celles-ci paissent quand il élabore une ruse pour en dérober cinquante. Alors qu'il avance devant elles, les bêtes reculent, mais toujours face à lui. Selon l'*Hymne homérique*, il les emmène à parcourir les chemins à reculons et ses propres empreintes sont effacées par des raquettes de feuilles attachées sous ses sandales. Les traces trompeuses des sabots restent et les pas du dieu sont indétectables – ils sont d'une certaine manière aériens. Puis au bout de ce curieux parcours, près du rivage du fleuve Alphée, il rassemble avec une grande force les vaches dans une étable puis il en tue deux pour les découper et les cuire. Malgré l'envie de s'en nourrir, il choisit plutôt de les consacrer aux dieux et il retourne dans la grotte de sa mère. Celle-ci prend peur en apprenant ses exploits. Mais Hermès n'est en rien intimidé, il se sent capable de tout raconter à Apollon à Delphes ou de demander l'aval de son père Zeus.

Zeus ordonne à Hermès de s'expliquer. Habilement, Hermès offre la lyre à Apollon. Puis à la question de Zeus qui lui demande qui il est, il répond : le douzième dieu de l'Olympe. Zeus et Apollon charmés par l'effronterie de cet enfant plein d'audace préfèrent rire. C'est ainsi qu'Hermès trouve sa place dans l'Olympe. Il sera le dieu de la ruse et des liens.

---

<sup>1</sup> D'après Homère, *Hymnes, Hymne à Hermès*, Les Belles Lettres, 2023, p. 61-139.

<sup>2</sup> Μαῖα vient de μήτηρ, mère, et de cette racine dérivent maïeutique, maïeuticien.

<sup>3</sup> Μαῖα se décompose en μα-ῖα, mère en terme de respect ou d'affection à l'égard des femmes, nourrice, accoucheuse, sage-femme. μᾶ γᾶ, ô terre notre mère se trouve chez Eschyle, *Les Suppliantes*, 890, 899. μᾶ est aussi un mot enfantin onomatopéique indo-européen qui signifie *mère*.

Quelle est l'essence de ce dieu aux apparences contradictoires ? Zeus et Apollon le savent déjà de leur prescience : Hermès est un messager, il annonce la vérité de la volonté des olympiens. Les Grecs en avaient un culte très ancien, comme nous le rappelle Walter F. Otto : « *Ce qu'il y a d'archaïque chez Hermès se révèle déjà à travers son nom, qui renvoie à une forme de culte de la plus haute antiquité. Sa colonne de pierre procède du tas qui était érigé en bordure des chemins et sur lequel chaque passant prenait soin de jeter pieusement une pierre. De là lui vient son nom. Il ne fait aucun doute qu'Hermès veut dire : celui du tas de pierres* »<sup>4</sup> & <sup>5</sup>. Deux pierres s'entrechoquent et font une étincelle, pouvons-nous imaginer. Inutile d'expérimenter ce rituel ancien, le geste était apotropaïque et pour nous il est symbolique. Il fallait s'attirer la faveur d'Hermès. Avec lui, il n'y a pas de fermeture, il ouvre la voie. Il est le dieu des échanges entre les hommes, le dieu de la langue qui jamais ne se referme sur elle-même.

En tant que dieu du mouvement et de la communication, Hermès est lié à la langue et son rapport avec Apollon symbolise une voie de passage vers la parole oraculaire, sans continuité – il s'agit plutôt d'une rupture qui en appelle à un saut. Hermès crée des liens entre les hommes, entre les peuples. Il est le dieu de la parole qui circule et qui anime sans recul les activités courantes. Au contraire, Apollon arrête cette fluidité et pose l'énigme qui ne peut être aisément comprise car sa vérité est trop difficile à accepter immédiatement. Hermès vole les vaches sacrées d'Apollon pour tenter d'égaliser le grand dieu de Delphes. La vache, animal qui passe son temps à se nourrir et à ruminer, paisiblement, dans un pré aux herbes généreuses, est un symbole de rêverie. Mais les vaches d'Apollon sont bien sûr bien au-delà : elles figurent la puissance du rêve nocturne qui enfante son avenir, la vérité du jour au-delà des illusions, l'esthétique dans sa vérité. L'effronterie d'Hermès symbolise bien le contact possible de la langue au langage et la reconnaissance d'Apollon souligne que la langue est créatrice de langage. Elle est un *trésor des signifiants*<sup>6</sup> dès lors qu'elle s'ouvre au langage et permet à l'être humain de symboliser et faire évoluer par là sa conscience. D'Hermès à Apollon, l'imaginaire n'est plus que le vestige de la représentation et ouvre sur un accès à la forme sublime et parfaite, imaginaire, suprasensible, un arrêt méditatif où il est donné ensuite à la langue de se transfigurer en langage poétique. Et comme Hermès est le messager des dieux, la figure d'Athéna peut aussi se dessiner derrière lui, déesse guerrière assimilée par René et Linda Gandolfi<sup>7</sup> à la pensée aiguisée au niveau du langage philosophique. Un grand A comme Apollon ou Athéna. Symboliser pour un être humain, c'est traverser le mur du langage avec ce rapport à l'Autre, la figure silencieuse de la vérité, rapport au désir avec un grand D, à l'image de Dionysos. Le désir se creuse bien dans le réel du corps au départ muet, *mutique, mythique*. Ce réel revient toujours au corps comme un manque-à-être. Que peuvent encore nous apprendre les symboles du dieu ?

---

<sup>4</sup> Celui des *ἑρμαίων* souligne Otto. Ce terme signifie aussi *bonne aubaine, trouvaille, heureuse découverte* procurée par Hermès.

<sup>5</sup> Walter Friedrich Otto, *Les dieux de la Grèce*, Payot, 1993, p. 128.

<sup>6</sup> LACAN Jacques, *Écrits, op. cit., Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, p. 806.

<sup>7</sup> GANDOLFI René et Linda, *La maladie, le mythe et le symbole*, éd. du Rocher, 2012.

Hermès, dieu des bergers, sorti des profondeurs minérales d'une grotte, orateur né, dieu civilisateur, nous parle du pouvoir d'extraction de l'homme à la Nature par l'usage de la langue. Dieu psychopompe, il navigue entre les dieux et les hommes, mais il ne s'arrête pas à la surface du monde, il descend aussi dans l'Hadès où séjournent les morts. Il se situe bien à la frontière entre la conscience et l'inconscience ; il évoque une préconscience entre les activités diurnes et nocturnes chez les hommes qui s'affairent et rêvent. Sa rapidité, sa fluidité insaisissable illustrent la schize qui se joue dans la langue. Enfin, le caducée est son attribut le plus frappant : la dualité des deux serpents autour du bâton, et les deux ailes à son sommet, figurent clairement l'unité dans les conflits, l'élévation de la conscience à une réflexivité qui se reprend, qui porte et qui se structure. Vrai et faux s'opposent et montent vers l'au-delà de leur relativisme.

La lecture du mythe d'Hermès et de ses symboles permet de mieux comprendre le parcours d'Henri mais aussi que la dyslexie n'est pas étrangère au langage.

## B. Le cas d'Henri et la dyslexie symbolique

À l'aide d'un traitement de texte spécialisé proposant au fur et à mesure des corrections orthographiques, Henri écrivit une sorte de conte.

« Il était une fois, trois petits lapins. Greg, San, et Paul qui avaient décidé d'aller au champ des carottes magiques pour les dérober. Mais il y avait un méchant fermier qui ne voulait pas laisser faire. Alors, Greg, San, et Paul avaient décidé de manger les carottes sur place. Le lendemain, le fermier furieux rechercha les coupables ! Ces carottes magiques avaient le pouvoir de rendre immortels les personnes qui les consommaient. Beaucoup de temps a passé. Des siècles plus tard : ils eurent tout le temps de se lasser de leur immortalité. Alors, Greg, San et Paul décidèrent de s'excuser auprès du fermier. Il accepta leurs excuses puis leva leur immortalité. Ainsi, ils vécurent heureux comme des mortels. »

Passé l'aspect infantile de cette histoire pour un adolescent, nous pouvons y découvrir un vol, celui de carottes dans un champ qui n'est pas sans rappeler le vol d'Hermès. L'immortalité est celle de l'enfant pris dans la dyade maternelle. La mortalité apparaît avec la conscience du temps. La parole qui crée les liens propulse l'enfant dans le monde.

Le suivi d'Henri dura neuf mois et prit fin avec la production de ce petit récit en résonance avec ses progrès. Sa dyslexie était moins forte et il ne parlait plus du tout d'échec scolaire. Il parvint à ne plus adhérer à l'étiquette *multi-dys* qu'on lui attribuait et à s'orienter dans sa vie. Il s'agissait de garder à l'esprit que la dyslexie d'Henri provenait bien de carences familiales et qu'il fallait lui parler pour l'aider à grandir.

Parler un sens profond et capable de faire évoluer est bien de l'ordre du langage, et il se veut universel. Mais cette capacité repose sur la singularité d'un être humain en qui repose la langue qui est en revanche particulière dans son usage. Dans un sens aristotélicien, la langue parle par accidents et le langage est une parole pleine du sens qui la porte et qu'elle révèle. Du point de vue philosophique, la symbolisation peut atteindre cette complétude. Pour la psychanalyse, le langage est surtout la parole pleine qui permet un cheminement où – pour le dire de manière lapidaire – le sujet lutte avec l'objet du désir. Le philosophe accompli aurait résolu ce conflit même, réduit au savoir qui lui livre concrètement sous les yeux l'infini des formes spirituelles.

Finalement, la dyslexie n'est donc que la marque du manque dans le fait de symboliser. Elle relève bien de la schize, elle est une condition de la symbolisation, condition proprement humaine où il y a toujours un sens en train de se faire. Elle est dès lors tout à fait saine. Quand la dyslexie est un symptôme, elle montre d'ailleurs que des enfants accèdent mal, par défaut de structuration, au corpus littéraire indispensable à l'étude et c'est une limitation inquiétante. La dyslexie est initialement un facteur de névrose qui peut certes se compliquer mais qui est pourtant la seule manière de progresser. Ainsi, nous sommes tous plus ou moins dyslexiques et la qualité du dire ne tient que de l'évolution de la conscience.

## CONCLUSION

Questionner la dyslexie d'un point de vue anthropologique nous obligea à reconsidérer la parole, la langue et le langage à la lumière de la mythologie. Avec Œdipe et Narcisse, nous voulûmes montrer deux évolutions subjectives : le pouvoir de la parole pour sortir des impasses héroïques et égoïstes et le pouvoir de la langue qui fait sens quand elle ne reste pas inconsciente dans son usage, simplement relative à elle-même. Avec Hermès, le messager des dieux olympiens, nous cherchâmes à mieux saisir ce qui se joue dans le passage de la langue au langage, notamment comme ouverture à la poésie et à la philosophie. Hermès est un dieu qui annonce les dieux, il est peut-être le premier dieu du passage symbolique. Il œuvre dans le silence des rencontres et malentendus, il est altérant pour tous et il annonce un langage qui permet de voir venir d'autres dieux<sup>1</sup>.

Le langage dans la langue crée des sauts symboliques qui marquent des points de non-retour. L'enfant naît d'abord au monde, puis à un an environ, commence à parler et donc à appréhender ce monde. Son questionnement est alors intense. L'enfant vers six-sept ans entre dans les apprentissages, notamment celui de la lecture, et c'est là qu'apparaissent souvent les difficultés. S'il est diagnostiqué dyslexique, c'est en conséquence d'une rupture plus ou moins grande avec la faculté de symboliser. Le symptôme incompris de la dyslexie provient du manque de parole structurante des parents eux-mêmes pris dans un contexte langagier et affectif défaillant. L'adulte oublie trop souvent qu'il a été un enfant et il tend ainsi à éteindre pour lui et pour les autres une sensibilité de premier ordre pouvant augmenter son intelligence.

L'originalité du présent travail consista sans doute à voir une dyslexie foncière de la langue en tant que telle, comme condition langagière irréductible où le signifiant donne le pouvoir de parler en refoulant le sens profond de l'être. Une dyslexie foncière tout à fait saine chez l'enfant en âge de parler et qui permet de mieux comprendre d'où vient la dyslexie au sens pathologique. Plus synthétiquement encore, la dyslexie est comparable à la différence entre le signifiant et le signifié et elle dépend étroitement de la schize intrapsychique qui se joue dans l'écart entre le mythe et la langue et se rejoue dans l'écart entre la langue et le langage<sup>2</sup>. Le langage revient toujours au mythe, lui-même en évolution, pour une évolution, et suscite la parole, et ainsi de suite. À l'extrême, la dyslexie pathologique est l'impossibilité de symboliser véritablement un sens pourtant déjà là, toujours là.

On n'apprend pas à lire pour lire. Sinon, on ne déchiffre ou ne traduit que dans un cercle qui se referme. On reste piégé dans les renvois d'un dictionnaire. Seule une machine informatique peut pleinement fonctionner ainsi, beaucoup mieux que nous, sans en être effrayé. Nous pensons qu'elle ne pourra jamais remplacer l'orthophoniste pédagogue qui apprend de l'enfant sur le moment pour lui apprendre. L'intelligence ne peut pas être

---

<sup>1</sup> GREISCH Jean, *Du non autre au tout autre : Dieu et l'absolu dans les théologies philosophiques de la modernité*, PUF, 2012.

<sup>2</sup> Il y a ici des résonances avec ce que Lacan nomme la « fente » et la « refente » du sujet. Cf. notamment LACAN Jacques, *Écrits, Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, Le Seuil, 1966, p. 793-827.

*artificielle* car elle procède de la puissance du langage symbolique et donc d'une sensibilité supérieure. Les enfants sont trop sensibles pour être éduqués avec des artifices ! Et le pur technicien n'est pas loin de ressembler à un automate quand il reste malheureusement trop dyslexique, trop signifiant en quelque sorte pour lui. C'est ainsi que des surdiagnostics bourgeonnent dans le bruit de l'incompréhension du non-sens. Pourtant, il suffit d'une ouverture pour pratiquer de manière plus concrète et il s'agit sans doute de garder à l'esprit que la dyslexie peut être située au sein d'un continuum verbal qui relève pour tout sujet d'un processus d'incarnation.

De l'abstrait au concret, le symbole parle le signe. Il est une fenêtre sur le mythe alors que la mythologie est pour tout homme une ouverture sur l'universalité de l'œuvre mythique silencieuse. Le mythe se communique jusqu'à nous qui voulons parler et se hiérarchise spontanément en retour. La vérité n'est pas un postulat. Elle est en rapport avec la naissance de l'homme qui affronte les limites de sa condition. Replacée à l'origine du sens, la vérité oriente tout homme en rapport avec elle, et lui permet le passage ; elle lui montre dans son silence la révélation du dépassement. Elle est un besoin réel et spirituel, le corps<sup>3</sup> le manifeste par ses symptômes. Aujourd'hui, il crie plus que jamais sa désacralisation. Pouvons-nous être si prométhéens à vouloir sauver l'homme ? Pourquoi l'augmenter d'imaginaire, le fortifier dans sa médiocrité ? La réalité humaine est en résonance permanente avec le mythe. Soyons vigilants, la nouvelle ère numérique qui commence se nourrit basement du redoublement de l'illusion langagière. Plus heureusement l'homme peut se dépasser et s'incarner spirituellement. Il n'y a pas de dieux sans les hommes ni de dieu sans les dieux<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> RICHIR Marc, *Le corps, Essai sur l'intériorité*, Hatier, 1993 ; et, GANDOLFI René et Linda, *La maladie, le mythe et le symbole*, op. cit.

<sup>4</sup> NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, trad. par Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy Gallimard, 2012 ; RICHIR Marc, *La naissance des dieux*, éd. Hachette Littératures, 1998.

## BIBLIOGRAPHIE

ARRIVÉ Michel, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, PUF, 2007.

BAILLY Anatole, *Dictionnaire abrégé grec-français*, quatrième édition, 1939, version numérique. <https://bailly.app>

BIMBENET Charles, sous la dir. de, *Le Grand Robert de la langue française*, version numérique 4.2, 2021.

CAMPOLINI C., HÖVEL van V., VANSTEELANDT A., *Dictionnaire de Logopédie – Le développement du langage écrit et sa pathologie*, Peeters, 2000.

CASALIS, Séverine (sous la direction de), VALDOIS, Sylviane, ZOUBRINETZKY, Rachel, BOIS PARRIAUD, Françoise, CAVALLI, Eddy, CHAIX, Yves, COLÉ, Pascale, CORNUT, Camille, LELOUP, Gilles, SPRENGER-CHAROLLES, Liliane, SZMALEC, Arnaud, *Les dyslexies du développement : Décrire, évaluer, expliquer, traiter*, 2e édition, Masson, 2023.

DOLTO Françoise, *L'image inconsciente du corps*, Seuil, 1984.

ESCHYLE, Théâtre complet, *Les Suppliantes*, trad. par Émile Chambry, Garnier-Flammarion, 1964.

FREUD Sigmund, *Abrégé de psychanalyse suivi de Some Elementary Lessons in Psycho-Analysis*, PUF, 2012.

FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Payot, 2010.

FREUD Sigmund, *Pour introduire le narcissisme*, Payot, 2012.

FREUD Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 2011.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, 1934, version numérisée, 2016. <https://gaffiot.fr>

GANDOLFI René et Linda, *La maladie, le mythe et le symbole*, éd. du Rocher, 2012.

GREISCH Jean, *Du non autre au tout autre : Dieu et l'absolu dans les théologies philosophiques de la modernité*, PUF, 2012.

HABIB, Michel, *La constellation des dys : Bases neurologiques de l'apprentissage et de ses troubles*, 2e édition, De Boeck Supérieur, 2018.

HOMÈRE, *Hymnes, Hymne à Hermès*, Les Belles Lettres, 2023.

LACAN Jacques, *Écrits*, Seuil, 1966.

LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, PUF, 2007.

NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie*, trad. par Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy Gallimard, 2012.

NIETZSCHE Friedrich, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, trad. par Nils Gascuel, Actes Sud, 1997.

OTTO Walter Friedrich, *Essais sur le mythe*, Allia, 2017.

OTTO Walter Friedrich, *Les dieux de la Grèce*, Payot, 1993.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, trad. par Joseph Chamonard, Garnier-Flammarion, 2021.

RICHIR Marc, *La naissance des dieux*, éd. Hachette Littératures, 1998.

RICHIR Marc, *Le corps, Essai sur l'intériorité*, Hatier, 1993.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, Payot, 1998.

SOPHOCLE, *Théâtre complet, Œdipe roi*, trad. Robert Pignarre, Garnier-Flammarion, 1964.

WINNICOTT Donald Woods, *Jeu et réalité, Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant*, Folio, 2015.

## Résumé

Au-delà de l'approche classique en orthophonie de la dyslexie, le présent travail questionne profondément son sens, d'abord en tant que symptôme lié à la parole et à la langue, avec la psychanalyse et ses deux mythes fondateurs Œdipe et Narcisse, puis comme propriété de la langue ouverte au langage, avec le mythe d'Hermès et une approche philosophique.

Sur ce parcours, le cas d'un adolescent est étudié et son histoire comprise dans le mouvement de l'évolution du sujet.

La dyslexie est ainsi vue de manière anthropologique dans son sens originaire sain et sa manifestation pathologique.